

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 » six mois. 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

Roubaix, 15 mars 1864.

### BULLETIN.

Les ministres anglais sollicitent plus vivement que jamais l'adhésion du Danemark à une conférence. Mais les bons offices de l'Angleterre ne seront pas acceptés, le roi Christian n'ayant pas jugé opportun de répondre aux propositions qui lui ont été adressées.

Les journaux anglais prétendent savoir que la conférence, dont on a fait tant de bruit, se réunira sous quelques jours.

La *Presse de Vienne* assure que l'ambassadeur anglais a reçu de Londres la nouvelle officielle que le Danemark refuse définitivement la proposition de conférence faite par le comte Russell.

On disait hier à la Bourse que les hostilités cesseraient bientôt, le Danemark ayant accepté des propositions d'armistice.

Ces versions contradictoires sont peu faites pour éclairer l'opinion publique.

On dément à Saint-Petersbourg l'assertion du *Morning-Post* qui déclare que la proclamation de l'état de siège en Galicie est le résultat d'une entente entre les gouvernements de Russie et d'Autriche et que le projet de Sainte-Alliance n'a été évoqué que pour faire sortir la France de son attitude passive dans les affaires du Danemark.

Si la France se borne, pour le présent, à étudier paisiblement les tendances qui se manifestent et à se tenir à l'écart, rien ne prouve qu'elle ait renoncé à faire connaître sa volonté quand les circonstances l'exigeront.

Les cabinets de Berlin et de Vienne ont envoyé aux puissances signataires du protocole de Londres des dépêches-circulaires destinées à faire connaître les motifs qui ont engagé les deux puissances à occuper le Jutland. Ces dépêches, qui sont datées du 6 mars et qui ont été remises ensemble, sont identiques, comme les dépêches antérieures du 31 janvier relatives à l'occupation du Sleswig. Elles justifient

les opérations commencées dans le Jutland, d'un côté, par les secours que la place de Frédéricia pourrait porter à Düppel ; de l'autre, par les mesures prises par le Danemark contre le commerce allemand.

Des dépêches de New-York annoncent que le corps de cavalerie fédéral, parti de Memphis pour aller appuyer Sherman, a eu un engagement important avec les confédérés à West-Point (Mississippi), et qu'il a été forcé de se retirer avec de grandes pertes.

J. REBOUX.

### Mexique.

On écrit de Mexico, le 10 février, au *Moniteur* :

Le paquebot anglais vient d'apporter la nouvelle de l'acceptation de la couronne par l'archiduc Maximilien, et la ville entière a pris un air de fête. Les drapeaux alliés flottaient à toutes les fenêtres et les balcons étaient couverts de riches tentures.

Le 4, à une heure de l'après-midi, l'archevêque de Mexico assisté de l'archevêque de Guadalajara et de l'évêque de Potosi, a chanté, dans la cathédrale, un *Te Deum* auquel se sont rendus les membres de la Régence, le général en chef arrivé la veille, le marquis de Montholon, ministre plénipotentiaire de France, le général Neigre, le commissaire-général des finances, les sous-secrétaires d'Etat et les états-majors de l'armée franco-mexicaine. La basilique était magnifiquement ornée et illuminée. Les troupes mexicaines formaient la haie, et l'artillerie française, vers la fin de la cérémonie, a tiré une salve impériale de 101 coups de canon en l'honneur de Maximilien I<sup>er</sup>.

Le général Bazaine portait, avec les insignes de grand-croix de la Légion d'Honneur, le grand cordon de l'Ordre de Guadalupe qui vient de lui être accordé en récompense des immenses services qu'il a rendus au pays. Le général en chef, après avoir organisé les Etats à l'intérieur, en a laissé le commandement au général Douay, qui est chargé de la direction des opérations dans les provinces du nord ; les généraux Castagny et Mejia à l'aile droite, le général Marquez à l'aile gauche, le colonel Garnier et le général Miramon dans l'Etat important de Jalisco, et les colonels Potier, Saint-Hilaire et Martin au centre. Ces chefs de corps vien-

nent de détruire presque simultanément ce qui restait des débris des troupes d'Uragu et de Doblado, près de Lagos, près de Salamanca et à quelques lieues de Zacatecas. A Lagos nous avons fait des prisonniers et recueilli 200 chevaux et beaucoup de munitions ; à Salamanca nous avons pris 200 hommes, 500 fusils, 3 canons et 100 chevaux ; et enfin, sur la route de Monterey, les juaristes débandés ont abandonné Doblado et sont venus faire leur soumission au général Mejia, au nombre de 2000 Quant à Juarez, il paraît certain que c'est en traversant le *rio Bravo del Norte*, vers Brownsville, qu'il va se réfugier aux Etats-Unis.

En attendant l'arrivée du nouveau souverain, la Régence vient de prendre une mesure aussi généreuse que politique. Le 27 janvier dernier, on a promulgué solennellement un décret qui a reçu une approbation unanime et dont les dispositions principales sont les suivantes :

« Les militaires au service du parti dissident qui se présenteront dans le délai d'un mois à compter de la date du présent décret pour faire acte d'adhésion à l'intervention et à l'Empire, conserveront la jouissance pleine et entière de leurs grades et emplois. Ceux qui ne se seront pas présentés avant l'expiration de ce délai seront rayés des cadres de l'armée et ne pourront en aucun temps faire valoir leurs droits pour entrer au service comme militaires. Ils jouiront d'ailleurs, dans toute leur plénitude, des garanties auxquelles ont droit les habitants de l'empire. »

Le décret que nous venons de citer laisse désormais sans excuse les officiers qui refuseraient le serment au nouveau monarque.

Les préparatifs continuent avec activité pour recevoir les souverains. On décore le palais des anciens vice-rois de Mexico, et le palais de Montezuma à Chapultepec, situé au milieu d'un immense parc ombragé de fameux cyprès (Sequia gigantes) qui comptent parmi les plus grands arbres de la création. Comme villa de plaisance, on a aussi préparé, aux portes de la capitale, la charmante résidence de Buena Vista qu'a habitée le maréchal Forey et qui est entourée de jardins délicieux.

Le 15 de ce mois, pour fêter le retour du général Bazaine, la Régence doit donner un grand banquet de soixante-dix couverts, auquel sont invités tous les personnages les plus importants des deux pays y compris le Corps diplomatique, M. Laroze, président de la Junta supérieure du gouvernement, les généraux des deux armées et les chefs de service. Tous les

esprits modérés ont vu avec le plus vif plaisir que des invitations ont été adressées à Mgr Labastida, archevêque de Mexico, et autres prélats présents dans la capitale. Le *Te Deum* du 4 et la réunion du 15, ont un caractère de rapprochement, de conciliation qui n'a échappé à personne, et qui, faisant tomber bien des bruits, aplanira toute difficulté intérieure et fera accueillir avec les vœux les plus unanimes et l'harmonie la plus complète la prochaine arrivée des nouveaux souverains.

On écrit de Mexico que la diligence qui apportait la correspondance du général en chef et la valise de l'intérieur a été arrêtée le 26 janvier, à six heures du matin, par deux cents hommes, commandés par Romero, dans le défilé de Capulipan. Elle était défendue par sept soldats et un sergent français, postés sur l'impériale.

Les hommes d'escorte, se voyant en danger imminent d'être cernés, sautèrent de la diligence, gagnèrent une petite maison située sur le bord de la route, et s'y retranchèrent. Romero les fit sommer de se rendre par un des voyageurs qui savait le français. Le sergent lui répondit, au nom de ses camarades, que lorsqu'on portait l'uniforme de soldat, on ne se rendait jamais, tant qu'on avait des cartouches et des bayonnettes. Il appuya cette déclaration d'une décharge de mousqueterie. Le feu dura jusqu'à onze heures du matin ; les brigands se tenant à l'écart autant que possible, ripostant sans succès, et les soldats français, de leur côté, ménageant leurs munitions et ne tirant qu'à coup sûr.

Vers les onze heures, Romero s'étant aperçu, par la cessation de feu, que les cartouches des sept assiégés étaient épuisées, fit ruer ses gens sur la maison, et craignant encore de les aborder corps à corps, donna l'ordre de mettre le feu à la bicoque. Les soldats survivants (un seul avait été tué pendant cette longue et héroïque défense) ne pouvant plus se servir de leurs armes, à demi asphyxiés par la fumée, furent faits prisonniers et emmenés par les bandits. On ignore ce qu'ils sont devenus.

On écrit de New-York, 22 février, au *Moniteur* :

« L'anniversaire de la naissance de Washington que l'on célèbre aujourd'hui à New-York trouve les Etats du Nord dans une situation bien différente de celle qu'avait probablement revêue le fondateur

de la république fédérale. Partout les opinions sont en conflit et les partis en présence. Les masses populaires désirent sans doute sincèrement l'abolition définitive de l'esclavage, dans lequel elles croient voir la source des maux auxquels le pays est en proie, mais elles sont contrôlées par des chefs qui exploitent leurs tendances dans un but où l'ambition personnelle a plus de part que l'intérêt de l'Union. Il ne s'agit pas, seulement d'en finir avec l'esclavage ; le dogme de la souveraineté des Etats est aussi en jeu. La centralisation à laquelle visent les radicaux diffère à bien des égards de la confédération d'Etats presque indépendants les uns des autres dans l'équilibre desquels Washington avait eu confiance. Si cette centralisation venait à se réaliser, elle serait, par suite des changements qu'elle amènerait, aussi importante que l'adoption même de l'esclavage ; elle semble toutefois difficile à accomplir, parce qu'elle est en contradiction avec l'esprit d'individualité qui a régné jusqu'à présent aux Etats-Unis et a fait en grande partie sa force. »

### Danemark.

Le matériel de siège est arrivé devant Düppel. Les Prussiens ont eu beaucoup de peine à le transporter. Il a fallu mettre en réquisition tous les chevaux de labour que l'on a pu trouver dans le pays. Les routes sont dans un état pitoyable. Les Prussiens ont dû combler les excavations et les fondrières avec des madiers et des briques.

Une dépêche de Hambourg annonce que l'attaque de Düppel doit commencer mercredi, et que les Prussiens attaqueront la place le 22 mars, jour anniversaire de la naissance du roi de Prusse.

Les Prussiens n'ont pas encore abordé la première enceinte. En attendant même qu'ils en chassent les défenseurs, ils s'y trouveront eux-mêmes à découvert et exposés au feu de la place ; il leur sera impossible de se maintenir dans la première enceinte. Il faut absolument creuser des tranchées et établir une deuxième parallèle.

Un engagement sérieux a eu lieu samedi dans le Sundewitt.

Les Austro-Prussiens continuent leur marche victorieuse dans le Jutland. Vendredi, les Danois ont évacué Scanderborg et sont retirés sur Viborg. Les Autrichiens les ont poursuivis jusqu'à Aarhus, qu'ils ont occupé.

Le siège de Fredericia sera poursuivi

FÉUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 16 MARS 1864.

N° 14.

## BLEND A

CHAPITRE XIV.

(Suite).

D'abord elle donna cours à son dépit en se dechainant contre de petites coquettes intrigantes qui n'étaient pas aussi simples qu'elles voudraient le paraître. Cependant Blenda n'était pas présente, et je trouvais bon de fermer la bouche à Henriette en lui donnant à entendre qu'il paraissait suspect qu'elle témoignât tant d'intérêt pour le gentilhomme de la chambre. Elle avala la pilule et se tut.

Je suis peignée, mon cher fils, que tu ne puisses pas revenir avant la fin de novembre, car la garde du trésor que je te destine me met réellement dans l'embarras. Je vois très bien que ni le gentilhomme de la chambre, ni aucun autre, n'a

fait impression sur elle ; cependant quelque enfant qu'elle soit encore, il pourrait arriver que l'un de ceux qui la recherchent finit par gagner son cœur.

Tu sauras que, pendant le voyage, elle fut entourée d'un essaim de jeunes gens. Plus tard, ils ont presque force ma porte et ils ont écrit des billets ; mais j'y ai répondu, et je suis débarrassée d'eux. L'un d'eux — commis-marchand très bien — a demandé honnêtement la main de Blenda, et, à mon extrême surprise (car il me fallut bien communiquer cette demande à l'enfant et à ma sœur), elles ne voulurent ni l'une ni l'autre de ce parti. Il m'était impossible de ne pas croire qu'Emérence mordrait au premier hameçon venu ; mais pas du tout : elle resta d'une parfaite indifférence. Le prétendant reçut donc un non formel, et je vis clairement qu'il en éprouvait autant de dépit que de chagrin.

Je ne crois pas que la petite soit le moins du monde coquette ; mais elle est gaie, elle est enfant et elle cause volontiers avec les messieurs, comme elle le confesse elle-même.

Si je pouvais seulement lui faire une petite, toute petite allusion à mon désir ! Mais je sais bien que tu vas m'objeeter que tu ne l'as pas vue. D'un autre côté, il m'est impossible de la tenir prisonnière jusqu'à ton retour, et si une fois le cœur s'envole, c'en est fait de toute ma joie, quoique, bien entendu, elle accepterait toujours avec humilité une offre telle que ni elle, ni sa mère n'ont jamais pu rêver d'aussi avantageux.

Maintenant, adieu, mon Johan tendrement aimé ! Je n'ajoute plus que ceci : Tu ferais bien d'avoir confiance dans le jugement de ta mère, car tu ne pourras

jamais trouver une compagne plus belle, plus aimable et plus noble. Je serais si heureuse d'apprendre, avant de descendre au tombeau, qui aimera mon Johan, et je suis si attachée à cette enfant que j'en suis surprise moi-même.

Encore une fois : adieu ! Ecris de façon que ta lettre me rende heureuse !

Ta mère dévouée,

Régine-Sophie THORMAN.

### CHAPITRE XV.

Il est temps de voir comment se trouve notre héroïne après les grandes jouissances dont parle M<sup>me</sup> Régine-Sophie dans sa lettre.

Semblable à une étoile, la création de chevaliers — qu'elle n'oubliera jamais — surpasse tout le reste.

Cette cérémonie réalisait en quelque sorte les plus beaux songes de Blenda, et ce ne fut qu'une bagatelle pour son imagination si vive de transformer en lice la chapelle du château — il y avait également là des tribunes pour les dames — et de se représenter les nouveaux chevaliers, animés d'un courage héroïque, montant à cheval pour en combattre un autre qui se tenait en dehors de la lice, qui venait de jeter son gant et de faire proclamer par le héraut qu'il défiait à pied et à cheval, à la lance et à l'épée, tout champion disposé à se mesurer avec lui dans une lutte honorable ; qu'il était prêt à livrer un combat à mort à qui oserait contester que la dame de son cœur était la plus belle entre les belles.

Par malheur, tout était terminé dans la chapelle avant que Blenda eût fini son rêve brillant.

Elle ne parvint que jusqu'à voir — mais

elle vit cela très distinctement — comme il désarçonnait chacun des nouveaux chevaliers ; mais tante Régine-Sophie la pinça au bras pour la seconde fois, et cela — ô malheur ! — juste au moment où l'inconnu, sur le bouclier duquel était peinte une rosette noire, allait lever sa visière après sa victoire éclatante. Dans son malheur, elle eut au moins, grâce à ses bons yeux, le bonheur de lire, malgré la distance, la devise du bouclier : « Un moment, une éternité ! » C'est pourquoi, bien qu'elle planât dans les airs, comme dit la tante, elle la suivit cependant de bon gré, car elle portait en elle une félicité infinie.

Elle n'entendit pas un mot de tout ce que lui dit en revenant le gentilhomme de la chambre — et il lui dit pourtant une masse de choses. Elle n'en souriait pas moins si gracieusement qu'il était convaincu que pas une parole ne lui avait échappé. Et lorsqu'au moment des adieux, elle lui donna en toute sincérité l'assurance qu'elle lui était redevable du plus grand plaisir qu'elle eût goûté de sa vie, il trouva dans ces paroles une compensation suffisante de la torture à laquelle l'avait mis M<sup>me</sup> Emérence par ses éternelles questions sur tout ce qu'elle voyait et ne voyait pas.

Dans de pareilles circonstances, la demande du commis-marchand ne pouvait pas, bien entendu, éveiller le moindre intérêt.

M<sup>me</sup> Emérence trouvait même étrange que certains gens fussent assez vains pour s'imaginer qu'une demoiselle qui n'avait qu'à allonger la main pour tirer à elle un réseau plein de prétendants de distinction, irait attendre deux, trois ans et peut-être même plus encore, un bon-

heur si modeste.

Cependant elle était trop habile pour tenir ce langage en présence de sa sœur.

Elle lui dit : « Blenda est encore si jeune, et elle n'a montré jusqu'ici d'inclination pour personne ; il vaudrait donc mieux attendre — manière de voir qui avait, nous le savons, toute l'approbation de Régine-Sophie. »

Ah ! qu'elle était loin, la bonne tante, de soupçonner le véritable motif ! Après ces graves événements — le dîner à la maison de campagne, le refus au commis et la grande ronde dans le château avec la création de chevaliers ou le tournoi improvisé dans la chapelle — tout rentra dans l'ornière, car la tante avait ses plans, par suite desquels Blenda fut, comme elle disait en souriant à sa mère, « enfermée de nouveau dans la tour », quoique, il faut en convenir, dans une solitude un peu moins rigoureuse.

Pendant la quinzaine suivante, elle vit deux fois le père ; mais, quoiqu'il fût bien beau, il ne répondit pas, il s'en fut de beaucoup, aux espérances qu'elle avait conçues : pas de musique, point de repas de la famille royale sous les yeux du public, et pas d'apparence, non plus, d'une foule énorme se croisant dans tous les sens — la rusée tante avait choisi des matinales de jours ouvrables. Mais enfin Blenda y avait été, et elle n'avait plus le droit de se dire en soupirant :

« Ah ! si je pouvais au moins voir le père ! »

Aussi ne soupirait-elle pas, mais avait-elle soif de la liberté comme l'oiseau en cage.

Patrik interrompit enha cette vie solitaire par une invitation à assister avec